



SOUVENIR DU PARISIEN

A UNE PASSAGÈRE

Lucy, quand ton beau corps repose
Dans ton lit blanc, sous, l'œil de Dieu ;
Quand ta paupière à demi-close
Aux clartés du jour dit adieu ;

Lorsque les roses de ta bouche
Pâlissent sous le froid du soir ;
Quand l'ange gardien de ta couche
Incline son front pour te voir ;

Quand sur ton sein qui se soulève
Tes deux bras mignons sont croisés ;
Quand ton front se perd, comme un rêve,
Dans tes cheveux entrelacés ;

Quand sous les cils qui les ombragent,
Tes yeux se livrent au sommeil ;
Quand dans la nuit tes regards nagent,
Tes regards à l'éclat vermeil ;

Peut-être alors ton esprit rêve
A tout ce qu'il aime ici-bas ?
Sans doute devant toi se lève
Quelque amour éclos sous tes pas ?

Lucy, parmi ces divins songes
Dont ton petit cœur est le roi,
Dans ce sommeil où tu te plonges,
Rêves-tu quelquefois de moi ?

A. D. R.

Montréal, 1891.

CAUSERIE

LA DEMOISELLE A MARIER

.... Nos mœurs ont mis quelque chose d'étrange dans cette position de fille à marier. Il doit nous sembler toujours qu'elles doivent se produire sur elles-mêmes l'effet d'un objet mis en vente, exposé à la vitrine, et que l'on installe et arrange chaque matin, sous le jour le plus avantageux, afin d'attirer les regards et les admirations des admirateurs.

.... Et, lorsque les rayons du soleil ou le grand air donnant sur la vitrine les ont un peu défraîchies, on les jette de côté, parmi ce que l'on appelle les choses soldées, pour faire place à des marchandises plus fraîches, qui ne dureront aussi que ce durent les roses.

Quelquefois, plus tard, il se trouve un acheteur, appréciant mieux que les autres la valeur de l'étoffe. Celui-ci choisira alors celle à qui l'on ne fait plus les honneurs de la montre ; mais cela arrive si peu souvent !

Ne les voyez-vous pas chaque jour, ces pauvres jeunes filles que l'on veut marier ? Fraîches et roses, pleines de jeunesse, de gaieté et d'espérances, elles ne demanderaient qu'à ouvrir leurs ailes de papillons pour s'élancer vers la vie et vers l'espace ; mais la correction et la mise en scène sont là, toujours là, attachées par une ficelle souvent invisible, mais sûre ; et elles sont retenues au rivage, où elles doivent suivre et imiter la foule, quand elles s'élanceraient avec tant d'espoir et de joie vers la barque qui passe, pour les emporter sur une autre rive.

Oui, disons-le sans métaphore fantaisiste : si on y pensait, si on le remarquait, on aurait souvent un sentiment de bienveillante pitié pour ces pauvres filles, qui ne rêvent elles-mêmes qu'un mari, pour atteindre à la position qu'on leur fait entrevoir comme le seul port de salut.

Mais, avant d'y arriver, quand elles y arrivent, il n'est pas d'embûches et d'obstacles qu'elles ne voient surgir sous leurs pas.

Ici, ce sont des amies jouant le même rôle et courant au même but, se servant, comme elles le font elles-mêmes, de tous les moyens autorisés par nos mœurs, ou que leur prête la coquetterie, pour apporter des rivalités dangereuses.

Là, ce sont les mères de ces mêmes amies, femmes excellentes peut-être jusqu'à ce moment et en toutes autres circonstances, mais qui sont devenues féroces par le désir qu'elles ont de marier leurs filles.

Elles ont des yeux qui les voient si belles, si abondamment pourvues de toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un mari, qu'elles ne sauraient admettre que l'univers tout entier ne fût pas de leur opinion.

Et, afin de s'imposer, elles ne craignent pas, souvent, de marcher sur le cœur et sur la réputation des autres jeunes filles, afin de faire à celles qui leur sont chères la place plus large et plus belle.

Elles sont peut-être inconscientes de ce qu'elles font, ces mères, et l'amour sans limites qu'elles portent à leurs enfants pourrait même, quelquefois, leur servir d'excuse. Mais qu'elles y songent !

Qu'elles voient plutôt, dans ces amies, dans ces compagnes de leurs filles, non des rivales qu'il faut écraser, mais des êtres humains, cherchant et demandant aussi un bonheur réel que l'on rencontre plus souvent en se donnant la main qu'en marchant isolée, dût-on même, dans son isolement, mettre la main sur ce prince charmant tant rêvé par toutes. — Et savez-vous d'où viennent toutes ces misères et tous les ennuis de cette position de filles à marier ?

Prenez garde !

Je vais toucher encore à une question peut être grave !... Cela vient, je le crois, de ce qu'elles regardent et attendent cet état comme le but unique auquel elles doivent tendre.

Certes, rien ne vaut mieux qu'une famille, des enfants, un *home* où l'on apportera la joie et le bien-être, en les recevant également des autres ; mais ce but, charmant dans son naturel, ne doit pas être si absolu qu'il fasse perdre tout sentiment de dignité et qu'il ferme des yeux qui pourraient s'ouvrir parfois vers d'autres horizons et vers d'autres vérités.

De nos jours, et nous ne pouvons nous faire aucune illusion à cet égard, la femme pauvre trouve rarement un mari. Est-ce une raison pour qu'elle renonce à tout bonheur dans la vie ?

Et ne peut-elle pas se dire que cette pauvreté pourrait, si elle avait la force de le vouloir, se changer en richesse par son travail et son énergie ?

Cela nous prouve, plus que jamais, que les femmes doivent compter elles-mêmes pour quelque chose et prendre leur autonomie par une position qu'elles sauront résolument se faire sans l'attente du mariage.

Et après, lorsque cette position sera acquise et établie, lorsqu'il sera prouvé qu'elles peuvent se suffire et qu'elles n'ont besoin de personne, qui les empêchera alors de chercher la réalisation de leurs rêves ?

Et elles la trouveront d'autant plus sûrement que l'on sera persuadé que ce ne sera plus pour elles une nécessité d'existence. Elles n'auront plus besoin de flirter et d'attendre, si souvent, hélas ! sans voir venir, parce qu'elles seront, au contraire, le but vers lequel on tendra et celui que l'on voudra atteindre.

Mais jusque là !... Jusqu'à ce que la femme ait compris toute la dignité de sa position, il y aura toujours de pauvres filles sans dot, regardant tristement dans le vide et se disant chaque jour, au réveil :

Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui ?

Et combien d'entre elles, terminant le célèbre sonnet, se disent le soir, quand il n'y a plus pour elles aucune espérance :

" La fin, quand viendra-t-elle ?... "

CATHERINE PARR.

L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de la mère. — NAPOLÉON.

L'impartialité est maintenant bien rare dans le monde. Jusqu'à la paralysie qui se déclare d'un côté.

LACHINE ET SON FONDATEUR



CAVELLIER DE LA SALLE

La grande fête qui a été célébrée à Lachine, comté Jacques-Cartier, le dimanche, neuvième jour du mois d'août courant, a remis en évidence cette historique et intéressante petite ville.

C'était bien pensé aux habitants de Lachine de commémorer comme ils l'ont fait, par l'inauguration d'un fort joli monument, le sanglant anniversaire du massacre de leur village par les féroces Iroquois. Elles méritaient bien ce triomphe toutes les pauvres victimes de la nuit fatale du 9 août 1689

En effet, c'est il y a deux ans que tombait le deuxième centenaire de cet événement douloureux. C'est alors aussi que l'érection d'un monument, dans le cimetière de Lachine, en souvenir des victimes, avait été décidée. Mais, cette année seulement, le monument a été complété et la fête du 9 août dernier, à Lachine, a consisté dans la bénédiction solennelle de ce cénotaphe historique.

Monseigneur l'archevêque de Montréal officiait lui-même en cette occasion, et M. l'abbé Proulx, vice recteur de l'Université Laval, à Montréal, a prononcé un magnifique sermon de circonstance.

Le nom de Lachine et de ses martyrs rappelle un autre martyr : il le fut de la science celui-là. Nous avons nommé Cavellier de La Salle, le grand explorateur canadien, le fondateur de Lachine. On sait comment il trouva le nom de ce village, lorsqu'il rassemblait ses canots à la tête du saut St-Louis, au moment de partir pour ses immenses explorations de l'Ouest. Il était convaincu qu'il s'en allait trouver un chemin pour arriver au grand empire de la Chine. Et dans sa conviction, il voulut consacrer, à son point de départ, ce nom qu'il chercherait à atteindre à son point d'arrivée. De La Salle n'atteignit pas l'empire de Chine, mais parmi toutes les gloires au sein desquelles rayonne son nom, ce n'est pas la moindre que d'avoir fondé, au moment de partir, un aussi joli village que l'est Lachine, aussi bien situé, et surtout d'y avoir attaché un nom qui immortalise les nobles ambitions de ce voyageur émérite.

Le MONDE ILLUSTRÉ a déjà parlé de Cavellier de La Salle, lors des belles fêtes de Rouen, mais il a cru être agréable à ses nombreux lecteurs en mettant sous leurs yeux, encore une fois, le portrait de cet illustre compatriote.

J. S. E.

Pour rendre le bois imperméable à l'eau, prenez parties égales de paraffine et de résine, fondez ensemble, mélangez et appliquez sur la surface intérieure avec un pinceau. Coupez ensuite des bandes de mousseline de 20 centimètres de large, posez-les sur l'enduit, et, avec un fer à repasser chaud, appliquez-les fortement. Cette mousseline empêche les frottements et protège l'enduit de telle sorte qu'un bac ainsi préposé a pu servir un an ou deux sans aucune réparation.